

# LIGNE DE L'ASTRONOME ÉTÉ

Il fallait d'abord qu'il pisse dessus, l'Astronome. Sur ces insectes (intermédiaires ou vrombinatoires ?) entre la mouche et l'araignée dont il avait observé certaines variantes en *croix*, autrefois, au labo, *x* minuscule qui se déplace.

Il attrapait surtout des *Cœlopa* frigides des bords de mer, des mouches des chauve-souris dans les fruits pourris mais aussi des grands bombyles poilus, sur les bords des bois du bief, ou des hydromètres près des étangs.

Et une fois qu'il avait bien pissé dessus il les chopait vite, collés par le suc de ses excès gastriques, les mettait dans sa petite boîte de métal bleu de pastilles Fuca et s'en servait comme appâts pour les concours de pêche du bief et des étangs de Bourran.

Ce jour-là, sur la photo, comme premier prix il venait de recevoir en prime le cendrier de maison de Cognac comme un hommage à tout ce qu'il en avait bu, mais surtout un paquet de tabac gris.

Il avait ramené les plus grosses pièces : des tanches muqueuses saupoudrées d'or à la chair fine et rosée cependant détestées par Ausone, des brèmes d'étain brillant de dix livres, des rotengles, des brochets, des carpes de plus de vingt kilos et qui dataient du Roi-Soleil comme les coquettes du Cours-la-Reine, ainsi qu'un menu fretin de gardons verdâtres aux flancs gris, d'ablettes et de goujons.

Et par-dessus tout des anguilles à museau de chien, ces ogresses des cours d'eau qui ont horreur du soleil et savent se nouer en boules entre elles et rouler jusqu'à se jeter dans le Gulf Stream.

Il faisait appât de tourteau de chènevis, de bouse de vache et de crottin de cheval, de pommes de terre, de larves de toutes sortes dont celles de la mouche de Mai, de sang caillé et de fromages avariés, de vers de terreau, de boyaux hachés de lapin et volailles ; il jetait des boules de son et de farine de recoupe incrustées d'asticots, des moules, du blé cuit, des vairons et des loches, de l'épine vinette, de l'orge et du gruau d'avoine, des cherfaix, des cloportes et des beaux vers à queue plate, de petites grenouilles vivantes, etc.

Il avait pas su quoi dire, pour la récompense. Alors, après avoir pris du tabac dans une vesie de porc, il s'était contenté de poser en fumant sa pipe noire et modeste rapportée de la guerre au-dessus de son immense barbe blanche dans l'air brassé par les bourrasques, lavé

par d'aigres averses et enfin clarifié par d'épaisses giboulées.

Des paquets de gris comme celui-là, il en fumait deux par jour, locomotive à l'ombre de la tonnelle d'ampelopsis, depuis le siège de Paris, dans le 218<sup>e</sup> de marche lors des rassemblements au fond de la cour Est de la Gare du nord jusqu'à Aubervilliers par la rue de Flandre et le pont-levis, quand les vieux flingots à percussion servaient de tabatière, avec Pagès, le marchand de bibine.

À peine avait-il obtenu, seul de son village de Ribérac, le certificat d'études primaires, qu'il avait été recruté par Pierre de Nérac comme contrôleur à la compagnie des tramways qu'il dirigeait, et il y était resté toute sa vie.

Autour de lui les Oncles *forgeaient des solutions* pour lui permettre d'aller court, à secouer les "brèmes" argotiques.

Et c'est plutôt les galopins, les mominettes et les entrecôtes qu'il surveillait, avec toujours les mêmes inévitables comparses pour le piquet, la belotte et la manille, à la terrasse de Lescure, au soleil, tout près de l'allée des Pins et du Dépôt de Remonte des Tramways, sous un chapeau de paille culotté d'un rond de fumée dans l'alignement de la bouche et du nez.

N'ayant à peu près rien fait toute sa vie que circuler sur la ligne à bavarder avec les passagers connus sans contrôler personne jusqu'au terminus du Dépôt de midi et du soir où les échalottes luisaient et les graisses fondaient (jamais de nouilles !), il eut quelques velléités de "travailler soudain" à sa retraite : chez un Notaire d'abord, du cours de Gourgue (acquis à la fortune des descendants de Lebon, l'inventeur du gaz hydrogène) où il fut employé à des classements de dossiers et d'archives de pétomanes ; et ensuite chez un astronome qui avait installé son télescope sur les hauteurs de Boulliac. De là, par glissements, il en était devenu lui-même L'Astronome, ayant gardé cette science de relever des cartes du ciel. À son échelle les étoiles et leurs astérismes avaient un peu bougé, sans doute autant que depuis Shiddhanto.

L'observatoire tout de béton entouré d'une maison de style victorien, à colonnes et chapiteaux, avait un air d'importation, de "colonies". On n'en était pas au design d'Hubble avec son enveloppe argentée de mylar et ses immenses panneaux solaires dorés.

Le dôme, les frontons, l'ouverture béante au ciel, blessure d'où jaillissait le télescope, les chapiteaux de la demeure alentour, l'épaisse pelouse de blue-grass : tout ceci semblait avoir été commandé sur catalogue, depuis un autre ouvrage, transporté à travers les océans, les montagnes et les déserts comme la demeure d'Onuma, à Isla de Os.

"L'Astronome qui est aux Cieux" disaient certains, à cause de sa rêverie constante. Il connaissait *l'ouranos* grec, le *wakan* sioux, le *oki* iroquois. Mais il n'était pas le "Fils du Ciel". Contemporain de l'Archiviste et du Vernisseur, il était venu après le Chaos, c'est tout ce qu'on pouvait dire. La seule transe qu'il avait, c'est quand Pam et Poum lui lâchaient des pétards entre les pattes et il n'était pas du genre à réciter les versets de la Genèse en admirant la Lune.

Il était tout de même si proche du Chaos (à une couche de papier comme Le Vernisseur l'était à une couche de gomme-laque) qu'il avait dessiné la Constellation d'une pute : elle au

centre (Vénus = Thuya), son proxo mort et découpé tout autour (Staphysagria, Mercurius Corrosivus), les jambes (Gonococcinum) fourrées dans le coffre d'une voiture défoncée détruite à la casse par la fourrière, et le tronc (Bufo) pourrissant sur le balcon pendant plus de six mois.

Ils avaient eu l'idée avec le Gros Capitaine de la projeter dans les cinémas de barrière pour des séances spéciales à valeur d'enseignement aux pensionnats de jeunes filles. Au Wilson d'abord, à Caudéran, le plus près de chez eux, en première partie d'un film où John Wayne pour une fois dirigeait un sacré raffiot (c'était un choix du Capitaine) et au Cinécran, allée des Peupliers, puis au Grand Rex, barrière du Médoc. Puis devant le succès, Bordeaux étant la plus grande ville de cinéma de France, ils reproduisirent d'autres Cartes Biographiques de malheureux, de paumés, d'assassins, de truands, de pervers qu'ils projetèrent en cycle dans la quarantaine de "théâtres cinématographiques" de la ville ("Le temps revenu aux Ombres."). Tous les quartiers en avaient un ; il n'y avait qu'à Brienne qu'il n'y en avait pas, parmi les entrepôts. Ils passèrent à l'Intendance, au Club, au Saint-Genès de la barrière du même nom, au Lido, au Luxor et au Capitole rue Judaïque, à l'Eldorado rue Lafontaine avec ses portugais et ses niches d'amoureux, au Lux, au Rénova et au Familia de Bacalan, au Ritz rue Servandoni, au Marivaux rue Condillac, au Nansouty cours de la Somme, au Tivoli (tout Art Déco), au Victoria, au Vox, au Cinevog rue Malbec, aux Capucins si cher à Nycéphore, au Coméac et à l'ABC rue Sainte-Catherine, au Gallia où José avoïnait les arabes, à l'Éden-Dancing place Stalingrad, à l'Étoile cours Victor Hugo, au Moderne, au Mondial rue Voltaire avec ses grilles dorées devant l'écran, à l'Odéon avenue Thiers, au Rialto cours Balguerie-Stuttenberg, au Stella, à l'Eden sans dancing avenue Thiers, au Floria, au Midi, au Trianon, à l'Olympia cours Georges-Clemenceau, au Français, au Rio.

Enfin ils agrandirent l'auréole à la banlieue : à Bègles, à Cenon, à Cestas, à Pessac, à Talence à l'Idéal-Ciné, à Floirac, à Gradignan, au Bouscat, à Léognan, et en tout dernier sur les hauteurs de Lormont.

Ainsi l'Astronome avait fini sous la vigne vierge à fumailler jusqu'au bout, dans un large fauteuil carré de bois à barreaux plats rouges et verts ripolinés, sans que personne ait eu l'idée de filtrer sa fumée à travers un linge mouillé.

Pam, enfant un peu sadique, depuis le chai voisin plein de sacs et de boîtes de graines pour les lapins, à l'aide de la sarbacane jaune d'un bic dont il avait enlevé la cartouche à bille, lui projetait violemment à travers le visage et les yeux des grains d'avoine ou de blé.

Les premiers temps de sa station assise, il se levait encore en maugréant pour le corriger d'un gifle ou d'un pinçon, mais quand après une ou deux attaques cérébrales il n'osait plus que geindre, c'est l'énorme tante Pim qui déboulait du fond des carrelages, rouleau à pâtisserie en main, pour prendre la défense de l'affreux gamin : "Taisez-vous, fainéant ! Mettez-vous ça dans le crâne !"

Pendant les trois jours que dura son agonie, le cerveau perdu et le visage sans expression, figé sur le dos, il ne cessa, tellement il avait été fou de pêche, de "mouliner", les bras tendus devant lui, les avant-bras repliés à hauteur de son visage, ou bien en train de reconstruire

d’imaginaires “bas de lignes”, démêlant le nylon, re-pinçant des plombs avec la petite pince noire, ajoutant de nouveaux hameçons, faisant glisser le bouchon le long de ses “coulants”, dans un effort considérable pour le cœur d’un tel vieillard de plus de cent dix années.

Il tenait à assister à la communion de Nycéphore ; et pour sa dernière photo il figure à côté de lui. Cette communion coïncida avec la retraite du Capitaine. Et pour l’occasion Nycéphore avait écrit un discours parodié d’une fable, un peu ridicule, qui commençait ainsi :

“Ce fut un jeune jour que cette époque-là,  
Oisons, couvées, tout s’étala !  
Une tête sans embarras  
Que celle du Gros Cap, pour la fête du Mai.  
C’était le Premier Mai, sans dérouté ou tracas  
Dont nous fîmes un creuset, pour la fête du Dai.”

Il faut comprendre que le “dai”, en argot bordelais de forgeron, c’est le farniente, le repos, la fête, les vacances ; et le “mai” le travail, le labeur, la suée. “Aller au mai”, c’est se rendre au travail, comme à un enterrement.

Il y avait tout de même des vers curieux dans ce poème :

“Nous portant ces chaleurs en soupe, et ses tripiers  
La descendance ainsi, sur des rôts, les potages,  
Ne fut pas contrariante, et mangea les fayots.”

Ou encore en moralité :

“Papy Charbon Porté Maman.”

Le Capitaine tenait son surnom d’errer en barque sur ces étangs de Bourran dont nous avons parlé, pour pêcher à son tour (“Fouchtra ! Un espadon ? Par ici ?”).

Il travaillait lui aussi dans le réseau des trolley-bus électrifiés, après avoir été apprenti à la Gare Saint-Jean grâce au soutien de l’Oncle Louis et sous ses auspices.

À l’atelier des tramways l’Oncle Louis se chargeait des brochures : publicité, échange de réclames à travers les journaux, encyclopédie par l’image, vues des murs de soutènement, des viaducs, des gares et des stations, pour faire valoir l’horizon lustré des rails, leur lancée utopique aux portes de l’Europe.

Son modèle, c’était les États-Unis. Il avait voyagé à New-York et à Chicago, étant marin, et en avait rapporté de hautes peintures colorées reproduisant des gratte-ciel (Le “Metropolitan Life Insurance Building” et “l’Equitable Building”, à New-York). Il était fasciné par le réseau ferré, par le miracle de la jonction des deux segments de ligne Atlantique-Pacifique, mais aussi par le tissu arachnéen invisible de l’Underground Railroad et la ligne Mason-Dixon, puis surtout par le double sens aller-retour des noirs qui s’enfuyaient vers le Nord et de ceux qui s’en revenaient au contraire servir dans le Sud, malades des puritains.

“The North Star”, les routes du Kentucky et de la Virginie traversant l’Ohio comme une flèche de liberté, les asiles d’accueil au Canada, tout cela l’exaltait.

Il avait été chef-cuisinier aux Wagons-Lit, à une époque où plutôt que de faire la vaissel-

le, on la jetait à la hauteur de la passerelle dans la Garonne et on allait racheter des services entiers au “Caillou du Rhône”, cours d’Alsace, en arrivant.

Temps de luxe béni où Louis ramenait de pleins seaux de sorbets et de glaces, des victuailles à n’en plus finir (soufflé, dinde, alligator, miel, tourte, kangoroo, poissons volants...), nourrissant les douze autres membres de la fratrie aux frais de la maison Cook.

Donc Louis veillait à la publicité du réseau, cherchant l’inspiration pour ses brochures dans le petit troquet face au 33 de la rue Carpenteyre, au milieu d’une quantité de mélé-cass, dans un bain redoutable de vin blanc pour ses atroces migraines.

L’Oncle Henri, lui, était le Maître de Forges ; il régnait dans les profondeurs de l’Atelier et commandait une équipe de lamineurs et de fondeurs avant de marteler les immenses barres rouges pour des sections de rails de plus de cent mètres d’une seule pièce, le groupe rythmant le tout avec des chansons comme “Sixteen Tons”.

Pedro le Gitan coordonnait la voirie et veillait au granit qu’on faisait venir d’Irlande, d’Ecosse et de Bretagne pour tailler les pavés entre lesquels les rails brillants étaient enchâssés. Il surveillait aussi la cuisson du grès pour les pièces décoratives.

Pour les traverses, le goudron produit par la décomposition de la houille, c’était Cocullalla, le Charbonnier de Caudéran qui s’en chargeait, de tout enduire, lui même peint de bitume sur ses bleus.

L’Atelier des Forges était gigantesque, démesuré ! Toute la partie électrique, le cablage, revenait à Louis Tesson le Poète, celui qui écrivait les madrigaux en vers calligraphiés pour son ami Le Capitaine, à la guerre, que ce dernier envoyait à La Grosse Pim, sa jeune épouse de cent soixante kilos. Dans une sorte de zig-zag le Poète plaisantait : « Ma muse m’affamme, ma femme ne m’amuse pas. »

Sûr qu’il avait bien épousé cette jeune fille et pas une autre, Le Capitaine, avec la conférence prévue, et quand il revenait en permes il voyait avec plaisir l’enflure de celle qu’il aimait, répandue par sa petite lampe de chevet sur les deux murs perpendiculaires de la chambre à coucher, face à lui : sa tête au Nord, au sommet de l’oblique, ses pieds à l’Est, au bas de cette même diagonale cassée, et en même temps qu’il se voyait se soulever cette silhouette d’orcque, il entendait claquer comme un caoutchouc modeste les petits “claps” secs de ses pets endormis. Ils adoraient se taquiner ; ils se trompaient souvent ensemble, d’élocution. Elle : « Je vais embraser une vulve. » Tandis que lui parlait de la baise des effectifs. Tout ça sans s’en rendre compte, innocemment.

Tesson calculait toutes les implantations du réseau nerveux se superposant à la creusée des rails d’Henri, connaissant tout de la loi d’Ohm, des caténaires et des pantographes, des trolleys surtout par où le courant passe jusqu’à traverser le contrôleur.

On a prétendu que ce Louis Tesson aurait été le père légitime de Walter Herz, dit Walter H., l’auteur des pièces lycéennes.

Il avait des parents à Rouen et Limoges et il est probable qu’ils avaient œuvré aux aussi là-bas à la construction du réseau câblé de tramways dans ces villes. Pour Rouen, Saint-Sever et Bon-Secours on sait, mais en tout cas ce réseau était sûrement le seul intérêt de ce non-

lieu qu'est Limoges, plutôt que sa porcelaine en cul de grosse vache blanche.

\* \*  
\*